

ANNEXE V : TD N°5

TEXTE :

Histoire de Zoulikha : l'inscrire enfin, ou plutôt la réinscrire... La première fois, c'était au printemps de 1976. Je me trouve chez la fille de l'héroïne de la ville. De ma ville, « Césarée », c'est son nom du passé, Césarée pour moi et à jamais...- Ce mur qui limite notre patio, c'est bien celui de la maison de votre père, n'est-ce pas ? Je fais oui de la tête; en arrivant ici, une heure auparavant, je m'étais fait silencieusement la remarque: « Tout contre la vieille maison de mon père, vraiment !... ». Je suis là ; en retard peut-être, mais là ! Travaillons !... Elle et moi, nous avons enfin commencé : l'histoire de Zoulikha. Oui, c'était au printemps de 1976. J'étais plongée dans les repérages d'un film long métrage. J'avais d'abord vécu deux semaines dans les montagnes, dans des fermes, des maisonnettes où ne parvenait même pas, quelquefois, la grande route - la route romaine, comme disent ici les paysans de ma tribu maternelle. Moi, je reposais chez des cousines, quelquefois au village de Ménacer. Si souvent, dans maints et maints récits de mes hôtes, le même nom était revenu : Zoulikha... Zoulikha... « Comment, tu ne la connais pas ? Elle est de ta ville ! » « La mère des maquisards ! » La surnommait une autre. Deux ou trois semaines, me voici à Césarée, enfin dans la maison de Zoulikha, d'où elle est partie au printemps de 1956 pour son destin. Je m'installe face à sa dernière fille, Mina.

Quant à Zoulikha - sa jeunesse, ses mariages, ses enfants, sa montée au maquis en 56, ses deux années d'alarmes, de risques, de retours clandestins dans sa ville, comme pourvoyeuse de médicaments et quelquefois d'armes -, sa vie de combat, interrompue à quarante-deux ans, est restée comme suspendue dans l'espace de la cité ancienne ! Jusqu'à la scène finale, de tragédie : arrêtée, Zoulikha sort de la forêt, sous la garde de soldats. Elle harangue le cercle des hommes, avec lyrisme, avec défi. Quelques vieux paysans pleurent tandis que harkis et officiers français l'entraînent vers l'hélicoptère. Personne ne la reverra vivante. Zoulikha est née en 1916 à Marengo (Hadjout, aujourd'hui), dans le Sahel d'Alger. Parmi les cinq mille trois cents habitants, recensés alors, deux mille trois cents étaient européens. Les trois mille « indigènes », eux, devaient être, pour la plupart, des descendants de la célèbre tribu guerrière des Hadjouts. Plus de cinquante ans auparavant, Eugène Fromentin avait connu cette tribu : malgré sa défaite, elle conservait un peu de son aura, du moins dans ses spectacles de fantasia. Le peintre-écrivain évoquait aussi le magnifique lac Halloula, à proximité. Le lac fut comblé ensuite, pour laisser place à un petit village voisin de colonisation : Montebello. (Les noms de lointaines victoires napoléoniennes tentaient alors d'occulter les combats meurtriers d'autrefois, où s'acharnaient, où s'épuisaient des générations d'Arabes dépossédés.).

Le père de Zoulikha s'appelle Chaieb ; il semble avoir été un cultivateur assez aisé. Un des rares à avoir pu garder ses terres - ou peut-être les avait-il acquises de fellahs ruinés. Il fut considéré comme un « bon Arabe » par ses voisins, colons du village. C'est la fille aînée de l'héroïne (Hania, c'est-à-dire, en arabe, « l'apaisée ») qui signale ce fait. Elle précise qu'il fut le seul « notable » de sa communauté, en dehors, bien sûr, du caïd lié à l'administration. En 1939-40, les colons, dans le village, appelaient ma mère : « l'anarchiste ». Une fois, disait-elle, il y avait eu les premières alertes, par peur des raids d'avions allemands. Un fils de colons avait ricané, paraît-il, devant l'un des nôtres : « Si on nous donnait maintenant des armes, je commencerais par te tirer dessus ! » et il riait, en le narguant. Zoulikha qui passait par là était intervenue : « Là-bas, les Nord Africains, vous les mettez en première ligne, comme chair à canon ! Ils sont en train de se battre pour vous ! Et vous, sortez donc des jupes de vos mères...

» Oh oui, elle osait parler aussi directement. Elle explique qu'à cause de la guerre il y avait le rationnement. On était servi grâce à des bons d'alimentation. - Pourtant, même sur ce point, ajoutait-elle, ma mère remarquait tout haut : « Ah, le meilleur est pour les Européens. Quant aux indigènes, on leur réserve l'orge ! ».

-J'étais autrefois laveuse des morts, commence Lia Lbia. La nuit de la mort des fils Saadoun, ce fut pour moi, dans cette époque de tourmente, la nuit la plus longue ! Noir son souvenir encore devant mes yeux, que Dieu nous assiste, que Mohammed et son ami, le doux Abou Bekr, nous soient intercesseurs pour nous, les orphelines ! Tu as bien dit, ô Lia Lbia, après ton pèlerinage à La Mecque l'année dernière : « Le dévoilement de l'avenir, c'est péché ! » Tu as ajouté : « C'est péché et je ne le sais que maintenant : j'arrête cette pratique ! ». Tandis que Dame Lionne se prosterne, se relève, s'accroupit dans le rythme des sourates à peine perceptibles. J'ai vu mon amour fusillé. Dans la cour d'une prison noire J'ai crié, je n'ai pas crié. On lave son sang chaque soir ! Une voix un peu aiguë s'envole par-dessus le muret de l'autre côté du patio, venant des plus vieilles maisons avec terrasse, les douirates, les surnomme-t-on. La voix de l'inconnue, telle une lame d'acier dans l'espace, se déchire pour le vers suivant. - Cette nuit, murmure Lia Lbia, cette nuit où l'on a fusillé les fils Saadoun... je m'en souviens comme d'hier, cela fait maintenant vingt ans ! On lave son sang chaque soir ! La chanteuse a scandé par deux fois, en mots brefs, le dernier vers. - L'orpheline qui clame, poursuit Lia Lbia, ce soir, à la pleine lune, ou d'autres fois, quand les orangers fleurissent et embaument, c'était la promesse du deuxième assassiné. On le leur avait répété : Surtout, ce soir, ne pas sortir ! Les renseignements étaient venus des maisons des Européens, parmi lesquels surtout des Maltais.

Un vendeur d'œufs a été battu jusqu'au sang, un pauvre infirme, un ancien combattant pourtant de leur guerre. Ils se sont amusés à lui voler sa béquille ; puis ils l'ont frappé, à quatre contre lui, les lâches ! Cette scène, pas très loin de chez nous, près du four à pain ; le soir approchant, ils se sont éparpillés dans les bars de la ville. Très vite saouls, les maudits !... Tout cela parce qu'il y avait eu accrochage, tôt le matin, sur les monts ; pourtant, parmi les soldats qui furent tués, dont on avait descendu les corps à l'hôpital militaire, il n'y avait aucun Français de la ville. Tout l'après-midi - Lia Lbia poursuit, paupières baissées sa plongée dans le passé -, la cloche de l'église, près de chez moi (cette église qui est devenue mosquée), la cloche avait sonné, heure après heure, comme si elle les excitait, eux, les démons ! Le lendemain, on allait prier pour leurs morts, puis envoyer les corps à peine refroidis de l'autre côté de la mer. Cette jeunesse venue directement de la France... Comme si ces Maltais, ces Européens d'ici, ils la connaissaient, la France. Ils l'appelaient « leur mère », eux qui n'étaient de nulle part. Nous au moins, ajoute-t-elle avec vanité, pour nos fils, nous pouvons le dire : notre mère est sous nos talons, cette terre qu'ils ont cru nous enlever. « On a tué les fils Saadoun, à ce qu'il paraît. Fusillés, ils les ont plaqués contre le mur et ils les ont exécutés. »

Je ne peux rien ! Personne n'a voulu me dire quoi que ce soit sur votre mère. Mon mari, qui réussit à me rejoindre alla à son tour le voir, le lendemain. A lui, il ne voulut rien cacher : - Oui, Zoulikha Oudai a été arrêtée, mais ensuite elle a été abattue. Je sais qu'il sera impossible de vous rendre le corps. -Les trois années qui ont suivi, les nouvelles qui arrivaient étaient contradictoires. Certains nous disaient : « Ils l'ont tuée ! » et d'autres : « Ils ne l'ont pas tuée ! Ils la gardent au secret !... » Les mois passaient. Quelqu'un frappait à notre porte. « Nous l'avons aperçue, dans telle prison ! » chuchotait-il avant de disparaître. Un autre affirma que, dans un camp de détention, on lui avait montré de loin Zoulikha. Un troisième, plus tard, était

sûr qu'elle se trouvait parmi un groupe de prisonnières qui changeaient de lieu de détention. « On m'a précisé : c'est madame Oudai, la fameuse ! » Ainsi, jusqu'au cessez-le-feu, en mars 62. Tout de même, j'étais certaine, par Sidi Abdelkader el-Djilani, et tous nos saints, que sa tombe, je la retrouverais et que je pleurerais, enfin soulagée, comme dans mes rêves ! Des centaines et des centaines de sapins avaient été brûlés au napalm. Un paysan nous accompagna, nous désigna la clairière où Zoulikha, enchaînée, ainsi que trois autres chefs maquisards avaient été traînés. Le vieux témoin nous dit : - Là se trouvait le camion bâché ! De l'autre côté deux ou trois tanks, pleins de soldats. Un officier et des goudamiers l'entouraient. Là, dit-il, était arrêté l'hélicoptère... « C'est parce que Zoulikha n'a pas parlé, pas un mot, pas un aveu, qu'à la fin, après tant de tortures, ils l'ont jetée dans la forêt ! Son corps réservé aux chacals ! ».

L'une de mes cousines qui la fréquentait chantait, en arabe savant, cette... comptine pour enfants de dix ans : Nous avons une seule langue, l'arabe Nous avons une seule foi, l'islam Nous avons une seule terre, l'Algérie ! -Chantons à notre tour, propose sa compagne : Nous avons trois langues, et le berbère d'abord ! ; Et, puisque religion il y a : Nous avons trois amours : Abraham, Jésus... et Mohammed ! Mina réplique, dans l'émulation du jeu, j tandis qu'elles approchent des collines avec j leurs vergers en fleurs : j - Nous pourrions aussi évoquer nos ancêtres illustres : Jugurtha, trahi, est mort à Rome, loin de sa terre ; La Kahina, notre reine des Aurès, vaincue, s'est tuée auprès d'un puits ; Abdelkader, expatrié, s'est éteint à Damas, auprès [d'Ibn 'Arabi !]. Peu à peu, elles ne parlent même plus du tombeau (était-ce vraiment, sinon pour une chrétienne, au moins pour la fille de Cléopâtre, la reine égyptienne de Césarée) « Il y a presque deux mille ans, alors que j Cléopâtre Séléné, la fille de l'illustre Égyptienne suicidée, tentait, elle, épouse du roi numide Juba II l'hellénisé, de se consoler, mais de quoi... Et si c'était vraiment son tombeau immuable ? ».- Allons-nous entrer là, demande-t-elle, chez le mort bien mort qu'ils appellent un saint, évidemment pour la baraka que reçoit la descendance ancrée, celle-ci, dans le vivant, ou bien. Zohra Oudai ajoute avec mélancolie : Le jour de la délivrance est venu, oui. Comme il a mis du temps !... Dieu, comme il a mis du temps, répète-t-elle, puis plus bas : Sept ans entiers, ce ne fut pas peu !

DJEBAR Assia, *La Femme sans Sépulture*, Editions Albin Michel, 2002.

Relevez de cet extrait de *La Femme sans Sépulture* d'Assia Djébar, tous les éléments du canevas de la théorie postcoloniale, attestant que Djébar adopte une posture postcoloniale.